

Joseph G. Bourget

# Souffrida

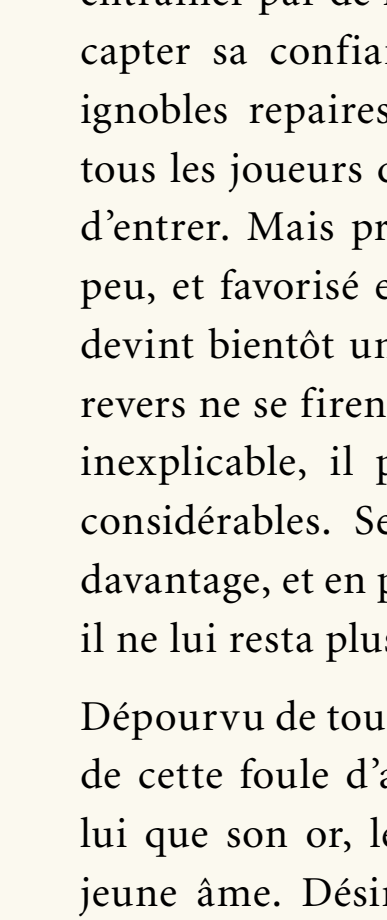
ou Le Malheur de deux cœurs

Épisode de la vie mexicaine



Vertiges

JEAN VIVIS COLLETTE ÉDITEUR



I

**L'HISTOIRE COMMENCE** à l'époque malheureuse où le Mexique marchait d'anarchies en anarchies. Ces peuplades d'origines diverses et composées à quelques exceptions près, de rebuts des pays européens, étaient devenues très difficiles à gouverner. Épaves diverses, qu'avaient détachées les révolutions du grand navire de la société, tous, ils avaient cet instinct révolutionnaire qui mine et démolit en si peu de temps, les trônes les plus solidement assis. On foulait aux pieds les lois les plus sacrées, et le faible devait forcément obéir à la volonté tyrannique du plus fort. Ces hommes altérés de la soif du gain ne reculaient devant aucun moyen pour assouvir cette brutale passion.

Le jeu était le plus innocent de leurs passe-temps. On travaillait tout le jour à soustraire l'or des entrailles de la terre pour aller le soir, gaspiller au jeu, le fruit des pénibles labeurs de la journée.

Un jeune homme d'origine italienne, nommé Henri Pati, et forcé de fuir son pays à la suite d'une conspiration dont il était le chef, suivit le courant de l'immigration et arriva, en 1860, à Puebla, ville non moins pervertie que les autres villes du Mexique.

Libre possesseur d'une fortune considérable, jeune et sans expérience, il fut une proie facile. Il se laissa entraîner par de faux amis, qui surent habilement capter sa confiance. Conduit par eux dans ces ignobles repaires, où s'assemblaient chaque soir tous les joueurs de la ville, il lui répugna d'abord d'entrer. Mais pressé, sollicité, il s'habituait peu à peu, et favorisé en premier lieu par la fortune, il devint bientôt un des joueurs les plus hardis. Les revers ne se firent pas attendre et par un malheur inexplicable, il perdit chaque soir, des sommes considérables. Ses pertes ne firent que l'exciter davantage, et en peu de temps, de toute sa fortune, il ne lui resta plus un seul thaler.

Dépourvu de tous moyens d'existence, abandonné de cette foule d'amis parasites qui n'aimaient en lui que son or, le découragement s'empara de sa jeune âme. Désireux de reconquérir à tout prix une fortune perdue si promptement, il devint malhonnête. De malhonnête à voleur, il n'y a qu'un pas, Henri le franchit sans même s'en apercevoir.

La pente du vice est rapide, l'infortuné enfant s'y laissa glisser plus vite encore qu'il ne le désirait. De voleur il devint bandit, et il finit par être le chef d'une troupe de brigands qui faisaient alors la terreur du pays.

Le nouveau nom de Porporo qu'il adopta, devint célèbre, et les plus braves ne le disaient qu'en tremblant. Aveuglé et entraîné par le désir d'aventures, il n'avait de pitié pour personne ; il ne respectait ni l'âge ni le sexe, tous tombaient sous ses coups s'il y voyait son intérêt.

Une nuit qu'il faisait bien noir, il se promenait auprès de sa retraite, méditant sans doute quelques nouveaux plans d'attaque, lorsqu'il entendit tout à coup des cris affreux. Vite ! se secourus, aux assassins ! Il partit à la hâte et se dirigea vers l'endroit d'où semblaient partir les cris.

En arrivant au chemin, il aperçut, assise dans une hermine berlinoise, une jeune fille, aux prises avec quatre hommes masqués, dont l'un armé d'un long stilet cherchait en vain à l'en frapper. Le guide gisait à terre, le cœur percé d'un poignard. En apercevant cette jeune fille au regard suppliant, il tira son épée et fondit sur les agresseurs en s'écriant : Recevez, lâches, scélérats, de cette épée le châtiement que vous méritez. Deux tombèrent frappés à mort, les deux autres s'enfuirent et gagnèrent la forêt.

La jeune fille, revenue de sa frayeur, se tourna vers Porporo, et lui dit d'une voix tremblante :

— Monsieur, qui que vous soyez, je dois la vie à votre généreux concours. Sans vous j'aurais infailliblement péri sous les coups de ces lâches assassins. Daignez donc accepter ma reconnaissance la plus sincère.

Porporo, immobile, n'écoutait pas, il regardait, comme fasciné d'une si grande beauté.

Souffrida de Laurenzida était en effet d'une beauté remarquable. Âgée de dix-huit ans, c'était une de ces beautés frêles et pâles qui portent empreint sur toute leur personne, le cachet aristocratique de leur naissance. En la voyant, on devinait tout ce qu'il y avait de noblesse dans la souplesse de sa taille. Ses yeux du plus beau noir laissaient lire la plus grande énergie, mais inspiraient, en même temps, la plus grande passion.

Un instant suffit à Porporo pour scruter tous les secrets de cette beauté ; il fut longtemps sans pouvoir répondre, il croyait être l'objet d'un rêve. Pour la première fois, hélas ! il sentait battre son cœur.

— Mademoiselle, dit-il enfin, je remercie l'heureux hasard qui m'a conduit ici à temps pour sauver une existence qui doit être précieuse à bien des personnes. Permettez que je remplace votre guide, car qui sait, peut-être ces lâches reviendront-ils à la charge.

— J'allais vous demander moi-même cette faveur, répondit Souffrida.

Remettant alors dans le chemin, les chevaux que la frayeur en avait écartés, Henri prit place dans le Briska, aux côtés de la jeune fille, et se dirigea vers la ville.

On passa près d'une demi-heure sans parler. Ce fut Souffrida qui rompit, la première, le silence qui l'intriguait :

— Monsieur, dit-elle, lorsque l'on sait devoir la vie à quelqu'un, le premier devoir de la reconnaissance est, il me semble, de savoir le nom de ce généreux sauveur.

— Mademoiselle, il m'en coûte beaucoup de ne pouvoir accéder à votre demande, et de ne pas satisfaire une curiosité dictée par la reconnaissance, mais j'ai jusqu'ici tenu mon nom caché, pour une raison qui m'est personnelle, pardonnez-moi, cette fois encore, je ne puis dévier à cette règle.

— Je n'insisterai pas, car j'aime à respecter le mystère dont vous vous plaisez à entourer votre existence. Seulement, j'aurais aimé à le savoir, car un cœur aussi noble doit cacher un nom, non moins noble.

— Hélas ! murmura tout bas Porporo... puis haut : Il m'en coûte beaucoup de ne pas me rendre à votre désir, mais pardonnez à ce caprice de jeune homme. Vous semblez, d'ailleurs, attacher trop d'importance au léger service que j'ai pu vous rendre. J'ai fait là ce que tout homme d'honneur eût fait à ma place, en protégeant la faiblesse contre la force brutale. Si vous croyez cette action digne de votre souvenir, rien que cette idée m'est déjà une trop grande récompense.

— N'essayez pas d'atténuer le noble dévouement dont vous venez de faire preuve. Avec quel plaisir je mèlerais votre nom à ma prière de chaque jour, si je pouvais au moins le savoir.

— Merci, mademoiselle, de bien vouloir penser à moi dans votre prière. Moi pauvre ouphelin, jeté au hasard sur cette terre d'exil, je n'ai joué encore que de malheur. Mais je me sens renaître au bonheur, à l'idée que la noble fille de monsieur de Laurenzida veut penser un instant à moi.

— Vous savez mon nom, monsieur...

— Oui, mademoiselle, depuis longtemps j'ai su apprécier les nobles qualités de votre père.

— Oh ! alors, je saurai le vôtre...

Puis secouant tristement la tête, elle regarda Porporo. Leurs regards se rencontrèrent rien qu'un instant, mais de cette rencontre jaillit la première étincelle de l'amour.

On aime si vite à dix-huit ans.

Ces deux jeunes cœurs qu'un heureux ou malheureux hasard avait fait rencontrer, qui ne venaient que de se connaître, se sentaient faits l'un pour l'autre. Tous deux redoutaient le moment de la séparation, qui n'arriva que trop tôt. La ville s'offrait à leurs regards, Porporo songea à quitter Souffrida.

— Vous voici, dit-il, en sûreté à quelques pas seulement de la ville, une affaire pressante m'appelle ailleurs, il faut que je vous quitte.

— Mais, dit Souffrida, vous devriez au moins venir recevoir les remerciements de mon père.

— Je n'en ai pas le temps.

Et ce disant, il saute de la voiture à terre.

Souffrida lui présenta la main en disant :

— Au revoir.

— Adieu, dit Porporo en s'éloignant.

Longtemps il regarda la voiture qui disparut, et entra dans la ville.

— Au revoir, disait-il sans cesse en marchant, hélas ! que ces mots sonnent mal à mon oreille.

S'il avait alors pu voir Souffrida, il aurait vu perler une larme au coin de sa noire prunelle. C'était la première larme d'amour... était-ce la dernière?... Seul, l'avenir nous le dira.

II

Dès que la voiture arriva, monsieur de Laurenzida courut au devant de sa fille qu'il pressa tendrement sur son cœur. Puis, regardant la voiture :

— Mais, demanda-t-il, où est Pietro ?

— Mort, dit Souffrida.

— Que dis-tu, enfant ?

— Qu'il est tombé frappé de trois coups de poignard en voulant me protéger contre l'attaque de lâches bandits, et que moi-même je serais tombée sous leurs coups assassins, sans la généreuse intervention d'un brave jeune homme dont le courage eut bientôt mis raison à leur lâcheté.

— Et quel est ce jeune homme, demanda avec empressement monsieur de Laurenzida, en embrassant de nouveau Souffrida, qui ne répondit pas. Tous deux entrèrent dans la maison. Ce père versait des larmes de joie en apprenant que sa fille venait d'échapper à un si grand danger. Il n'aimait qu'elle au monde. Monsieur de Laurenzida était un des plus riches propriétaires du Mexique. Marié à une jeune Française, il ne resta qu'un an en ménage. La naissance de Souffrida coûta la vie à sa mère. Adorant sa jeune épouse, il concentra tout son amour sur l'enfant qu'elle lui laissait. Souffrida grandit, et sa ressemblance avec sa mère ne fit qu'augmenter l'amour de son père. Il s'en sépara avec regret pour l'envoyer à un couvent situé à une grande distance de Puebla, et c'est en s'en revenant qu'elle avait failli perdre la vie.

Sitôt remis de son émotion, monsieur de Laurenzida réitéra sa demande touchant le nom du sauveur de sa fille, ce à quoi Souffrida répondit :

— Je n'ai pu le savoir moi-même, mon père ; en vain l'ai-je sollicité, il s'est obstiné à me cacher son nom. Il vous connaît, mon père, car il me l'a dit. Son souvenir est là, ajouta-t-elle en mettant sa main sur son cœur agité, jamais il ne s'effacera.

— Il me faudra le retrouver, dit le père, car qui sait ? peut-être a-t-il besoin, et la moitié de ma fortune ne paierait qu'à demi son noble dévouement.

Monsieur de Laurenzida dont le cœur était bon et généreux, fit en effet les plus grandes recherches pour trouver Porporo, mais ses efforts n'eurent aucun bon résultat.

Il remarqua quelques jours après l'arrivée de Souffrida qu'elle était entièrement changée. De gaie et folâtre qu'elle était lors de son départ pour le couvent, elle en était revenue sombre et mélancolique. Il fit en sorte de lui offrir toutes les distractions qu'il put imaginer, mais rien ne semblait lui sourire. Elle ne cherchait que la solitude, et ne sortait de sa chambre que pour aller au jardin. Là, assise à l'ombre, et le visage caché dans ses mains, elle pleurait. Bien des fois son père la surprenait pleurant ainsi. Lui en demandait-il les causes, elle s'efforçait de sourire, et répondait :

— Je n'ai rien, père...

C'est qu'une lutte affreuse se faisait en son jeune cœur. Le souvenir de Porporo la poursuivait sans cesse. En vain essayait-elle de le chasser de son cœur ; il n'en sortait que pour y entrer plus profondément. Elle tenta tout. Que de fois elle se jeta aux pieds du crucifix d'ivoire placé à la tête de son lit, et essayait-elle à prier, l'amour emportait, et craignant même d'être exaucée, elle n'osait finir sa prière. Qu'eût-elle donnée pour avoir le cœur de sa mère pour s'épancher.

Mais, lecteur, vous n'êtes pas sans savoir que tout nous manque, lorsque manque le cœur d'une mère. Le cœur de la meilleure belle-mère n'est qu'un rocher contre lequel va se briser le cœur souffrant de l'enfant.

Souffrida désirait tout avouer à son père, elle ne s'en sentait pas le courage.

Un soir pourtant, elle lui fit un aveu.

Il était à chercher les motifs du chagrin de Souffrida, lorsque l'entendant pleurer, il se décida à monter à sa chambre. Il n'osa d'abord entrer : il resta un moment à la contempler. Elle était bien belle en son chagrin. Vêtue d'un négligé qui lui seyait à merveille, elle ressemblait une de ces grandes figures si bien peintes par Raphaël pour personnifier la douleur. Ne pouvant y tenir, il entra, et allant s'asseoir près d'elle, il l'attira doucement sur lui, puis la pressant sur son cœur, il lui dit :

— Souffrida, qu'ai-je donc fait pour ne pas mériter ta confiance ? Pourquoi me cacher les causes de ce chagrin ! Ne sais-tu pas que le cœur paternel sait remplacer, au besoin, le cœur d'une mère. Dis-moi tes chagrins, enfant, quelque grands qu'ils soient, je saurai trouver un remède...

— Oh ! mon père, ne m'interrogez pas, je ne me sens pas le courage de vous ouvrir ce cœur qui... ses larmes l'interrompirent, elle ne put continuer. Se jetant au cou de son père, elle le couvrit de ses larmes.

— Parle, enfant, je t'en conjure.

— Oh bien ! oui, mon père, je vous le dire. Eh ! ne me blâmez pas, je vous prie, en vain ai-je essayé de lutter, je ne l'aimai que de plus en plus...

— Mais qui ? demanda monsieur de Laurenzida, qui ne s'attendait nullement à cet aveu...

— Lui, mon père, lui à qui nous devons ma vie. En vain ai-je essayé de chasser son souvenir loin de moi, toujours il revenait. Partout il me poursuivait, la nuit, dans mon sommeil, le jour... toujours et partout, je vois son regard à la fois noble et triste, je n'ai plus de bonheur... oh ! pourquoi ne suis-je pas morte là même.

Son père, inquiet du profond chagrin de sa fille, chercha à la consoler :

— Tranquillises-toi, chère enfant, cet amour sera de courte durée, il se dissipera peu à peu, et tu reviendras au bonheur que tu crois perdu. Prions Dieu, enfant, lui seul saura guérir et calmer les souffrances de ton cœur, de ce cœur qui sans défiance comme sans expérience s'est laissé si facilement prendre aux pièges trompeurs de l'amour.

— L'avenir... ne dites pas ce mot, mon père... L'avenir... je ne sais trop pourquoi cette grande figure voilée me fait trembler. En grâce, ne la regardons pas, j'ai peur, mon père ; j'ai fait la nuit dernière un rêve si affreux...

— Et quel est ce rêve, Souffrida ?

— Il me semblait le voir... c'était bien lui. Il était là, à vos genoux, et vous demandait sa main, que vous lui refusiez. Je le vis alors s'approcher de moi, puis, prenant cette main qu'il se voyait refusée, il la pressa sur son cœur. Je sentis une larme glacer ma main, je la retirai et il tomba à mes pieds. Je me penchai vers lui, mais ce n'était plus qu'un cadavre. Je m'éveillai alors, mon père, et je n'ai cessé de pleurer depuis ce moment. Je crains que ce soit là l'avenir. Oh ! ne dites plus ce mot, il glace mon sang.

Son père mit tout en œuvre pour la calmer et la consoler, mais il n'y réussit qu'à peine. Il la quitta et regagna tristement sa chambre. Il chercha toute la nuit les moyens à prendre pour pouvoir dissiper la mélancolie qui minait peu à peu la santé déjà faible de son enfant. Il passa la nuit sans sommeil, et le matin il résolut de tout mettre en œuvre pour retrouver le mystérieux sauveur. Mais que faire ? Pas le moindre indice pour le mettre sur la piste, rien, rien. Il erra tout le jour dans les rues et autour de Puebla, mais il dut revenir le soir, sans avoir réussi en rien.

Il dut renoncer à retrouver Porporo qui, lui, pendant ce temps, n'était pas plus tranquille. De retour dans sa sombre retraite, il se prit à réfléchir. Il se moqua d'abord de cet amour qui s'éparpillait lentement de lui, mais il s'aperçut bientôt qu'il n'était plus le même. En vain, lui aussi, essayait-il de chasser le souvenir de Souffrida, il ne le voyait plus ; bien souvent il tenta de nouvelles excursions ; bien souvent il fut sur le point de frapper de nouvelles victimes, mais toujours l'image de Souffrida se dressait devant lui, arrêtait son bras meurtrier. Ne pouvant résister davantage, il résolut de revoir Souffrida au risque même de sa vie.

Son père mit tout en œuvre pour la calmer et la consoler, mais il n'y réussit qu'à peine. Il la quitta et regagna tristement sa chambre. Il chercha toute la nuit les moyens à prendre pour pouvoir dissiper la mélancolie qui minait peu à peu la santé déjà faible de son enfant. Il passa la nuit sans sommeil, et le matin il résolut de tout mettre en œuvre pour retrouver le mystérieux sauveur. Mais que faire ? Pas le moindre indice pour le mettre sur la piste, rien, rien. Il erra tout le jour dans les rues et autour de Puebla, mais il dut revenir le soir, sans avoir réussi en rien.

Il dut renoncer à retrouver Porporo qui, lui, pendant ce temps, n'était pas plus tranquille. De retour dans sa sombre retraite, il se prit à réfléchir. Il se moqua d'abord de cet amour qui s'éparpillait lentement de lui, mais il s'aperçut bientôt qu'il n'était plus le même. En vain, lui aussi, essayait-il de chasser le souvenir de Souffrida, il ne le voyait plus ; bien souvent il tenta de nouvelles excursions ; bien souvent il fut sur le point de frapper de nouvelles victimes, mais toujours l'image de Souffrida se dressait devant lui, arrêtait son bras meurtrier. Ne pouvant résister davantage, il résolut de revoir Souffrida au risque même de sa vie.



## III

Un jour que Souffrida se promenait au jardin, une servante vint lui apporter une lettre dont elle s'empressa de briser le cachet ; et elle y lut ce qui suit :

« Mademoiselle Souffrida de Laurenzida accorderait-elle une entrevue au pauvre inconnu qui, un jour, la sauva d'un grand danger ? Une réponse obligerait Son très humble serviteur,

L'INCONNU. »

Toujours du mystère, s'écria Souffrida en voyant la lettre ainsi signée ! Peu importe, dit-elle, je le verrai du moins, – et se jetant à genoux sur le sable, les yeux levés au Ciel : Oh ! soyez béni, grand Dieu, merci de m'avoir exaucée, s'écria Souffrida, puis elle entra à la maison. Prenant du papier, elle traça à la hâte les lignes suivantes :

« Monsieur, Comment refuserai-je une entrevue que mon père et moi désirons depuis si longtemps. Venez au plus vite, car vous ne savez avec quel bonheur mon père pressera la main de celui à qui il doit la vie de son enfant, avec quel plaisir cette enfant reverra son généreux sauveur. Croyez-moi pour la vie. Votre reconnaissante amie, Souffrida de Laurenzida. »

Elle remit la lettre au messenger, qui partit sans proférer une seule parole. Une fois seule, Souffrida relut la courte lettre de Porporo, et elle la lisait encore lorsque son père entra.

Il remarqua de suite un changement chez sa fille qui, courant au devant de lui, lui dit :

— Il va venir mon père, voyez et lisez.

Il prit la lettre et la lui remit en disant :

— Je suis enfin bien heureux de te voir renaître au bonheur, j'ai prié pour toi, il ne me reste qu'à remercier Dieu de m'avoir exaucé.

La journée parut bien longue à la jeune fille qui s'attendait, à tout moment, de voir arriver Porporo. Que de projets conçus, que de châteaux d'Espagne bâtis les uns sur les ruines des autres. Vers les huit heures du soir, un coup de sonnette l'arracha à ses rêveries.

On lui apporta une carte sur laquelle elle lut ce qui suit :

« HENRI DE PATI »

— Qu'on conduise monsieur au salon, dit Souffrida qui s'y rendit elle-même.

Elle monta et entra au salon d'un pas tremblant. Il salua profondément en disant :

— Vous trouvez, peut-être, bien inconséquent de ma part de venir, moi-même, vous dire un nom que, il y a quelques semaines à peine, je refusai de vous faire connaître. C'est que, voyez-vous, on m'a dit tant de bien de vous et de votre père qui, dit-on, n'a cessé de me chercher pour me remercier d'avoir fait si peu, que je n'ai pu résister au désir de venir.

Souffrida essaya en vain de répondre, elle ne put que balbutier ces quelques mots :

— Nous sommes bien heureux de vous voir, et croyez que toujours vous serez le bienvenu sous ce toit dont vous avez été l'ange protecteur... elle ne put continuer, mais par bonheur, l'arrivée de son père l'aïda à cacher son émotion.

— Vous voici enfin, dit monsieur de Laurenzida en entrant. C'était bien mal de tenir à vous dérober de notre reconnaissance. Nous vous tenons enfin, laissez-moi presser cette main à qui je dois la vie de mon enfant.

Henri tendit la main... elle tremblait... puis une larme s'échappa... c'était la première depuis la mort de sa mère.

— Monsieur, continua le père de Souffrida, que pourrais-je faire pour récompenser votre noble dévouement ? Toute ma fortune n'y suffirait qu'à demi. Dites, suggérez ce que je puis faire pour vous.

— Arrêtez, monsieur, dit Henri d'une voix émue, vous exagérez sans doute la valeur de cette action. Ce que j'ai fait là, je l'aurais fait pour toute autre...

Un soupir de Souffrida ne lui échappa pas, mais il continua :

— Je ne désire qu'une chose, monsieur. C'est que, si vous m'en croyez digne, vous m'accordiez votre amitié. C'est la seule rémunération que je demande.

— Elle vous est acquise depuis longtemps. Monsieur, je ne puis que la confirmer aujourd'hui.

— Puissé-je ne jamais la perdre, murmura Porporo à demi voix, puis haut : C'est tout ce que je désirais, je puis partir maintenant heureux et content.

Puis serrant de nouveau les mains de Souffrida et de son père, il les quitta, non sans avoir promis de revenir.

Il continua ses visites, mais il n'y alla que le soir, ce qui intrigua d'abord Souffrida qui finit, cependant, par ne pas prêter aucune attention.

La jeune fille était toute changée. Elle avait repris sa gaieté d'autrefois, et le père, heureux, se garda bien, malgré tout le mystère dont s'entourait l'étranger, de faire aucune de ces questions qui auraient pu blesser Souffrida. Il remarqua cependant, quelquefois de la tristesse chez sa fille, mais il n'osa l'interroger.

Cachons-en les causes au père, et mettons, nous, lecteurs, une petite indiscretion, qui nous fera savoir ce qui se passait entre Souffrida et Henri de Pati.

Montons au salon, il est neuf heures du soir, Souffrida et Henri sont seuls au salon. Plaçons-nous de manière à ne pas être découverts, et écoutons...

— Souffrida, dit Henri, vous savez si je vous aime, mais hélas ! je ne dois plus espérer. Quoique vous en disiez, jamais je ne puis même songer à notre mariage.

— Et pourquoi ? demanda tristement Souffrida. C'est que, sans doute, quelques engagements antérieurs vous empêchent. Oh ! alors, pourquoi me dire que vous m'aimez ?

— Non, Souffrida, je l'ai dit bien des fois déjà ; je le répète encore : je n'ai aimé que vous au monde. Vous êtes mon premier amour, vous serez mon dernier, mais jamais je n'oserai élever mon cœur jusqu'àu vôtre... Je suis un pauvre orphelin, sans fortune. Que dirait votre père, si j'osais l'interroger à ce sujet ? Que c'est abuser de la reconnaissance ; qu'il a d'autres rêves pour l'avenir de son enfant, et c'est avec droit qu'il me repousserait. Non, ah ! non, jamais je n'oserais...

Ses larmes l'arrêtèrent, il ne put continuer... Souffrida pleurait aussi.

— Henri, dit-elle tout à coup, ne pleurons pas ainsi, soyons courageux, je ne perds pas espérance, moi... Si du moins vous me confiez ces secrets, ces mystères qui, dites-vous, entourent votre existence...

— Oh ! de grâce, ne m'interrogez plus, Souffrida ; vous savez qu'il m'est impossible de vous satisfaire à ce sujet. Plus tard vous saurez tout, et ce sera toujours assez tôt.

— Henri, vos paroles m'effraient... un dehors si noble cacherait-il un cœur si...

— Souffrida, s'écria Henri, pâle et défait...

— Pardon, Henri, un affreux soupçon me trouble, Henri, ah ! pardon, je sais que je me trompais.

— Oui, ce soupçon, sans le connaître, n'est pas fondé... sa voix s'affaiblit, et de nouvelles larmes l'arrêtèrent... Se relevant subitement : Je pars, dit-il, adieu Souffrida !

— Non, Henri, restez, je vous en prie.

— Il me faut partir, n'essayez pas à me retenir davantage.

— Alors promettez que vous reviendrez demain soir.

— Je le promets, dit Henri.

Il venait à peine de sortir que le père entra. Souffrida qui pleurait encore, se jeta, en pleurant, dans les bras de son père, et lui raconta la conversation que nous venons d'entendre.

Son père l'écouta sans l'interrompre, puis lorsqu'elle eut fini, il lui dit :

— Il n'ose, me dis-tu, me demander ta main, parce que sa pauvreté pourrait lui attirer un refus, ah ! non enfant, si tu l'aimes, comme tu dis, je ne veux pas être un obstacle ; je n'ai toujours rêvé que ton bonheur, je consens donc à votre union, et je veux lui annoncer moi-même cette décision, demain soir.

— Merci, père, oh ! merci, dit Souffrida en l'embrassant.

La pauvre enfant s'endormit le cœur plein de douces illusions, rien maintenant n'arrêterait Henri, il n'y avait que le consentement de son père à obtenir, elle l'avait, elle allait donc être heureuse. Qu'elle avait hâte d'annoncer cette nouvelle à Henri.

Le lendemain soir, à bonne heure, Henri arriva, on le fit monter et contrairement à l'habitude, ce fut monsieur de Laurenzida qui le reçut. Cette petite innovation intrigua quelque peu Henri, mais il se remit aussitôt. Il alla au devant de monsieur de Laurenzida qui le reçut cordialement en lui disant :

— Comme vous voyez, monsieur, je vous attendais.

— Je suis heureux alors de ne pas m'être fait attendre.

— C'est que, dit monsieur de Laurenzida, j'ai à vous parler de choses importantes, et je veux profiter du peu de temps que mettra Souffrida à compléter sa toilette.

— Que serait-ce donc ? demanda Henri qui avait tout deviné.

— Depuis quelque temps je m'aperçois que l'amour a envahi ma demeure, et j'ai raison de croire que c'est vous qui l'auriez introduit.

— Serait-ce là un reproche ? demanda Henri.

— Non, monsieur, loin de là. J'ai su admirer votre courage et ce courage, ce dévouement que vous avez déployé dans cette circonstance que vous vous rappelez, me portent à croire que vous avez les qualités requises pour faire le bonheur de celle à qui vous donnerez votre nom.

— Mais alors, monsieur, dit Henri...

— Mais alors, comme j'apprends que vous n'aviez à craindre que mon refus, je viens vous rassurer sur ce point, et vous dire qu'il reste au cœur qui aime tant sa fille une place pour celui qui deviendra mon fils.

Il s'attendait à voir Henri se jeter dans ses bras, mais non, au contraire, le pauvre jeune homme restait là tranquille et incapable de proférer une seule parole.

— Que veut dire ce silence ? demanda monsieur de Laurenzida.

— L'émotion seule, monsieur, en est la cause. Merci, oh ! merci, je ne m'attendais pas à tant de bonté. Mais veuillez me croire, moi, pauvre inconnu, je ne mérite pas un tel honneur, je suis sans revenu et parfaitement indigne d'un tel bonheur.

— Argument bien futile, répondit monsieur de Laurenzida. N'ai-je pas, moi, une fortune qui de droit vous appartient, je sens que tous deux vous vous aimez, et ce toit qui sera le vôtre abritera le bonheur de deux cœurs. Il me sera beau de voir régner ici le bonheur, après un aussi long règne de malheur qu'il nous a fallu subir.

— Mais alors, dit Henri, vous consentiriez donc à un mariage...

— Sans doute, puisque je viens vous l'offrir.

Henri, ainsi poussé à bout, sentit une sueur froide sur son front, il réunit toutes ses forces pour ne pas se compromettre.

Monsieur de Laurenzida, debout devant lui, le regardait en attendant une réponse, qui, à sa grande surprise, ne venait pas vite. Enfin Henri, un peu revenu de son émotion, prit la main de monsieur de Laurenzida et la pressa dans les siennes en disant :

— J'accepte, monsieur, avec le plus grand plaisir le titre de fils que vous voulez bien m'accorder malgré mon indignité. C'était mon rêve, mon seul rêve, mais hélas ! je ne voulais pas, moi, pauvre inconnu, sans position, sans fortune, élever mes prétentions jusqu'à demander la main de mademoiselle Souffrida.

— Je me retire maintenant, dit monsieur de Laurenzida, car j'entends venir Souffrida, je crois avoir fait ma part, à vous maintenant de faire le reste.

Et ce disant il sortit.

Henri, une fois seul, tomba plutôt qu'il ne s'assit sur un sofa, puis, les larmes, qu'il avait jusqu'alors contenues, coulèrent en abondance...

Souffrida entra sans même qu'il s'en aperçut. Surprise d'une telle douleur, lorsqu'elle s'attendait à le voir gai et heureux, elle alla s'asseoir près de lui.

Henri l'apercevant, s'écria :

— Souffrida, pardonnez-moi...

— Que veulent dire ces larmes, Henri. Oh ! en grâce, expliquez-moi ce chagrin qui est plus qu'un mystère pour moi.

— Souffrida ! je suis malheureux, jamais je n'aurais dû céder à l'amour...

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que depuis cet instant que je vous connus, je vous ai aimée, oui aimée, autant qu'un cœur peut aimer, et c'est cet amour qui me rend si malheureux aujourd'hui.

— Tout n'est donc que mystère, chez vous, dit Souffrida, d'un ton de reproche.

— Ne parlez pas ainsi, Souffrida, je souffre déjà assez, oui, je vous aime, mais je n'ai que un rêve et qu'une ambition, c'était de baiser ce front si pur, puis de mourir ensuite à vos pieds.

— Henri...

— Souffrida, vous consentez aujourd'hui à cette union, mais savez-vous qui je suis, savez-vous quel est ce cœur qui bat ici, si vous le saviez, ce cœur qui frémit un objet d'horreur... et pourtant il me faut vous le dire, oui il le faut, l'honneur l'exige.

— Que dites-vous, Henri ? demanda Souffrida qui venait d'avoir une pensée terrible...

— Je dis, Souffrida, qu'un abîme infranchissable se trouve entre nos deux cœurs, que jamais je ne pourrai consentir à devenir votre époux, mon nom seul s'y refuse.

— Mais ce nom, qu'est-il donc ?

— Oh ! mon Dieu, donnez-moi donc le courage, puis prenant la main de Souffrida, il la pressa sur son cœur. Souffrida, dit-il alors, sachez que cette maison a été souillée par ma présence ; sachez que celui à qui vous avez accordé votre amour est...

— Qui ?

— Porporo, s'écria-t-il en s'enfuyant par une fenêtre qui donnait sur un balcon, Porporo, le chef des bandits.

Souffrida jeta un grand cri. On accourut en toute hâte, et on la trouva évanouie sur le sofa.

## IV

Lorsque Souffrida reprit ses sens, Porporo était déjà bien loin. Il volait plutôt qu'il ne marchait, et il arriva en peu de temps à la caverne secrète où l'attendaient ses compagnons.

En vain voulurent-ils l'interroger, lui demander des ordres, il garda un silence obstiné, restant enfermé dans l'espèce de caverne qui lui servait de chambre. Il resta là deux jours et deux nuits sans prendre aucune nourriture. Il fit un retour vers sa conduite passée et pour la première fois il frémit à la vue de sa conscience souillée de crimes si affreux, il pensa à sa pauvre mère qui, en mourant, lui avait fait tant de recommandations, de toujours marcher dans le chemin de la vertu...

Hélas ! comment avait-il tenu ces promesses qu'il lui avait faites. Bouleversé par tant d'amers souvenirs, il se décida de mettre un terme à sa vie. Il sortit ses pistolets dans ce but. Mais du haut du ciel, la mère veillait sans doute sur son fils, car le remords, le remords seul l'arrêta.

Il rejeta ses pistolets loin de lui, et, pour la première fois depuis bien longtemps, il tourna sa pensée vers Dieu, ce Dieu dont il sentait maintenant le bras de justice s'appesantir sur lui...

Que de projets, que de résolutions qui tous s'évanouissaient les uns après les autres, tant il voyait l'impossibilité de leur réalisation.

Ah ! oui, je suis maudit de tous... se disait-il, il n'y avait qu'elle qui ne l'avait fait... Maintenant qu'elle l'a fait, sans aucun doute, pourquoi vivrais-je ? Pourquoi donc tenir tant à une existence qui chaque jour ne m'offre que des tortures... C'est bien là l'agonie d'une vie souillée de crimes. Pauvre mère, pourquoi n'ai-je pas suivi tes conseils ? Ah ! cette main qui se leva pour jurer à profané le serment. Que de fois elle a plongé le poignard dans le cœur de pauvres victimes dont il me semble encore entendre les cris déchirants. Ah ! jeunesse passée dans le libertinage, passion infâme du jeu, tels sont là vos fruits.

Telles étaient ses réflexions de chaque jour.

Malgré les sollicitations réitérées de ses complices, il ne voulut jamais faire partie d'aucune expédition nocturne, s'obstinant à rester enfermé dans son gîte. On le crut fou, et on finit par ne plus s'en occuper.

Il ne sortait qu'une fois le jour, et c'était pour aller à ce même endroit où pour la première fois, il avait rencontré Souffrida.

Un jour que, suivant son habitude, il était là assis sur un tronc d'arbre, il entendit une voix qui disait : Porporo... Porporo... Il se retourna et ne put s'empêcher de jeter un cri de surprise, en apercevant Souffrida, assise près de lui, la tête appuyée dans ses mains et versant d'abondantes larmes.

— Vous ici, s'écria-t-il, n'avez-vous donc pas peur ?

— Ah ! fuyez, Souffrida, fuyez loin d'ici, rien que la présence d'un chef de bandits doit vous faire trembler.

— Pourquoi penser ainsi ! Henri, ne vous dois-je pas la vie, qu'ai-je donc à craindre avec vous. J'ai réussi à m'échapper pour venir vous voir une dernière fois car, croyez-le, je vais mourir, je n'ai que quelques instants à vivre.

— Que dites-vous, Souffrida ? Vous, mourir. Ah ! non, l'espérance est encore là, pour vous, vivez pour votre père, vivez et soyez heureuse. Oubliez-moi et qu'un autre amour plus digne de vous que le mien entre dans votre cœur. Sachez-le, Souffrida, jamais un seul instant, je n'ai rêvé de m'élever jusqu'à vous. Encore une fois, je n'aurais qu'une seule ambition : c'était d'approcher mes lèvres maudites de votre front si pur, puis de me tuer à vos pieds, et cela seul aurait fait mon bonheur.

— Henri, qui que vous soyez, je n'aime que vous. Je hais Porporo, j'aime Henri. Puis ôtant un médaillon qu'elle portait, elle le lui donna en disant : Ce médaillon vient de ma mère, je vous le donne en souvenir de moi, ah ! portez-le toujours, il vous rappellera le souvenir de la malheureuse Souffrida, qui dans un instant ne sera plus qu'un cadavre. Ma dernière pensée est pour vous, ajoutez-elle en se jetant dans ses bras, je me meurs, le poison a fait son effet.



Porporo la pressa sur son cœur, et se laissant emporter par l'amour, il couvrit ce front qui se donnait si volontiers à lui, de baisers les plus passionnés.

— Que ce soit là, s'écria-t-il, les baisers de nos fiançailles.

— Non, dit Souffrida, ce sont ceux de la mort; et elle tomba lourdement à terre. Henri essaya de la relever; elle ouvrit les yeux, dit adieu, puis elle les referma pour toujours.

Henri au désespoir, l'appelait, la pressait sur son cœur, et il essayait à lui rendre la vie...

L'insensé, il croyait que l'amour pouvait faire des miracles.

Morte! s'écriait-il, en se frappant la poitrine, oui, morte, ah! infâme bandit, il ne manquait que ce dernier crime pour abreuver ta soif du sang. Seras-tu donc moins courageux qu'elle? Ta lâcheté égale pour le moins son courage. Vingt fois il sortit ses pistolets pour se tuer, vingt fois, une force invisible l'arrêta.

Prenant le cadavre de Souffrida sur ses épaules, il partit en courant et s'enfonça dans la forêt. Le malheureux, il avait presque perdu la raison.

Arrivé dans un lieu écarté de la forêt, il déposa son précieux fardeau sur un lit de branches sèches, puis une dernière fois, il essaya à lui ouvrir ses yeux éteints, ces yeux qui, il y a quelques jours, brillaient encore du feu de l'amour.

Il resta trois jours et trois nuits près de ce cadavre, croyant toujours, dans sa triste folie, que la chaleur de ses baisers la ramènerait à la vie.

Mais la décomposition qui n'a d'égards pour personne, pas même pour les plus grandes beautés, la décomposition, dis-je, le ramena à la raison.

Un instant il songea à l'enterrer là même et à se laisser mourir de faim sur sa tombe, mais telle ne devait pas être sa destinée. Il était là indécis, lorsqu'il entendit un bruit de pas, il s'éloigna un peu, et se cacha de manière à voir sans être vu.

Il vit bientôt un individu qu'il reconnut pour être le domestique de monsieur de Laurenzida.

— Par ici! cria-t-il en voyant le cadavre de Souffrida, et trois autres hommes arrivèrent.

— Morte, s'écria le premier arrivé, ah! oui, c'est bien comme a dit monsieur mon maître.

— La pauvre enfant, elle serait venue dans la forêt, dans le but de voir son Por... por... tiens, t'as qu'à voir, je ne me rappelle plus le nom de ce chien de bandit qui a joué un si vilain tour à monsieur de Laurenzida; mais ça fait rien, elle serait venue pour le voir, et comme probablement le diable l'a reçu dans ses bras lorsqu'il s'est jeté du balcon, elle l'aurait cherché en vain, jusqu'à ce que, écartée, elle soit morte de faim.

— Que Dieu ait pitié de son âme; mais notre mission ici, pour le moment, est d'emporter son corps.

— Pauvre père, il mourra de chagrin, mais le fait est que la pauvre mamselle Souffrida était bien trop belle pour être de ce monde.

— Le bon Dieu n'a pas voulu la laisser plus longtemps, et je suis assuré que cette pensée consolera beaucoup monsieur de Laurenzida.

Ils firent un brancard et y déposèrent le cadavre.

Porporo fut sur le point de sortir de sa cachette et de leur disputer même ce cadavre en putréfaction, mais à quoi bon? Ne fallait-il pas mieux lui laisser faire des funérailles dignes d'elle?

Cette pensée l'arrêta, et il les laissa partir en paix.

Après plusieurs heures de marche, on arriva à la maison.

Que l'on juge du désespoir de ce pauvre père, à la vue du corps inanimé de son enfant, qui était sa vie. Il est inutile de peindre cette douleur, le cœur d'une mère ou d'un père pourra, je crois, s'en faire une idée juste.

Les funérailles furent des plus belles que l'on avait vues encore, et toute la ville de Puebla avait pris part au chagrin de ce noble citoyen, en y assistant.

Il se fit bien des commentaires, mais jamais on sut la véritable cause de la mort de Souffrida.

Monsieur de Laurenzida vendit ses propriétés et mourut quelques années après dans un cloître en France; jamais il ne put revenir du coup dont l'avait frappé au cœur la mort si tragique de sa chère et noble enfant. Il mourut en paix, ignorant jusqu'à sa mort, que sa fille avait attenté à sa vie. Il essaya plusieurs fois de savoir quelque chose de Porporo, mais jamais il n'en entendit même parler.

Qu'était-il donc devenu?

Sitôt que les hommes se furent éloignés avec le corps de Souffrida, il revint s'asseoir sur le tronc d'un arbre, et il se prit à réfléchir sur ce qu'il avait à faire.

Il se décida d'abord de se rendre à la caverne afin d'avoir à manger, car il mourait de faim.

Il s'y rendit bien difficilement, tant il était affaibli. Ses compagnons le reconurent à peine, lorsqu'il arriva, tant il était pâle et vieilli. Ses cheveux étaient à mi-blancs, et lui-même en fut des plus surpris, lorsqu'on le lui fit remarquer.

Le lendemain de son arrivée, il rassembla tous ses anciens complices, et il leur annonça qu'il allait les quitter pour toujours; qu'il se proposait de changer de vie. La guerre, dit-il en finissant, est déclarée dans tout le Mexique. Je vais aller chercher sur le champ de bataille une mort que je n'ai pas le courage de me donner. Tous pleuraient, et après s'être consultés, on envoya un délégué demander à Porporo au nom de tous, s'il leur permettrait de le suivre dans sa nouvelle carrière. Porporo acquiesça à leur demande avec le plus grand plaisir.

On chargea des mulets de tout ce qui pouvait s'emporter, et on quitta cette caverne dans le sein de laquelle tant de sang avait coulé.

On se rendit à un village très éloigné où l'on arriva après quinze jours de marche pénible, rendue encore plus difficile par les nombreux détours qu'il fallut faire, pour échapper aux quelques gendarmes que, par un reste de pudeur, le gouvernement avait jugé à propos de nommer pour regarder et commettre le crime, car tous ces gendarmes n'étaient que des paresseux et des lâches, qui avaient toujours soin de commencer par se protéger eux-mêmes.

Enfin, ils arrivèrent à un petit village où ils se savaient en sûreté.

Avant d'entrer, Porporo les rassembla tous autour de lui, et leur adressa la parole en ces termes.

« Camarades : Tous, vous avez juré de changer de vie, et de suivre votre chef, je veux ici vous faire répéter votre serment d'obéissance aveugle. »

Tous levèrent la main et jurèrent.

« Très bien, continua-t-il, alors il faut commencer par réparer le tort que l'on a fait au prochain.

« Ces mulets que vous voyez, sont chargés de richesses considérables que nous avons volées; on ne peut les rendre à qui elles appartiennent, car tous sont tombés sous nos coups assassins.

« Il y a ici, dans ce petit village, que vous voyez, un couvent, c'est un couvent bien cher à mon cœur, une personne que j'ai bien aimée, et qui, hélas! n'est plus de ce monde, y a passé cinq longues années. En même temps que l'on instruit les jeunes filles on trouve encore le moyen de donner un refuge à ces pauvres petites créatures, laissées sur cette terre sans père ni mère. Ces pauvres, or, vous demanderai si nous ne devrions pas commencer par donner à l'orphelinat cet or souillé du crime. Qui sait, peut-être se trouvent-ils parmi ces nombreux orphelins, des fils ou des filles de nos nombreuses victimes, et qu'en agissant ainsi, nous ferons restitution à qui de droit. »

Tous consentirent à cette belle proposition, et entrèrent dans le village par petites bandes de quatre à six.

Porporo alla tout droit au couvent, fit mander le chapelain, qui était un de ces vieux prêtres, dont la physionomie quoique très douce, en impose.

Porporo fut intimidé quelque peu en l'apercevant, mais il se remit bientôt, et s'asseyant près de lui, il lui dit :

— Mon père, vous avez devant vous non seulement un grand pécheur, mais un criminel, un assassin, qui vient solliciter à vos genoux de le réconcilier avec Dieu.

— Mon frère, dit le révérend prêtre, la miséricorde de Dieu n'a pas de bornes, elle s'étend à tout péché. Commençons par remercier Dieu d'avoir touché votre cœur.

Tous deux se mirent à genoux, et pour la première fois depuis sa première communion, Porporo adressa une prière à l'Éternel. Il pria, et le souvenir de Souffrida ne faisait qu'animer la ferveur de sa prière.

Il fit une confession générale de tous ses crimes, dont le récit fit parfois tressaillir le prêtre d'épouvante! Qu'il était beau de voir l'expression de ce jeune repentant, lorsque le prêtre fit descendre du haut du ciel cette absolution, qui effaçait une vie souillée de crimes. Satan et les démons durent grincer des dents, mais on ne les entendit pas, car le chant d'allégresse des anges couvrait facilement ce bruit de grincements.

Porporo donna ensuite tout ce qu'il avait emporté, puis tous ses complices se confessèrent chacun à leur tour.

On se rendit à la chapelle où le vieux chapelain entonna d'une voix cassée par l'âge le *Te Deum*, pour remercier l'Éternel d'avoir arraché tant d'âmes à Satan.

On était au plus fort de la guerre, les troupes étaient rendues devant Puebla. La bataille était engagée pour enlever cette ville aux insurgés qui l'occupaient.

Enfin, une brèche fut ouverte, et l'armée entra dans la ville. On arriva près du cimetière où on rencontra les troupes des insurgés. La bataille s'engagea de nouveau, et elle fut terrible et sanglante à la fois. Un jeune capitaine se distinguait par sa bravoure. À la tête de soixante hommes, il était en avant et il excitait ses vaillants soldats par son exemple. Ils allaient faire retraiter les insurgés, lorsque, tout à coup, une balle atteignit ce jeune capitaine, droit au cœur. Il tomba à la renverse, et sa tête alla frapper un monument. On accourut au plus vite, mais on ne fit que constater que le coup était mortel. Le jeune mourant leva la tête, et, regardant d'un œil mourant le monument funèbre qui était à ses pieds, il y lut :

*Ici  
Repose le corps de  
Souffrida de Laurenzida*

— Oh! s'écria-t-il, merci, oh! mon Dieu, merci, ma prière est exaucée, je meurs sur ta tombe, Souffrida; puis-je te voir au ciel?

Puis sa tête retomba lourdement à terre...

Il était mort.

*Souffrida  
ou le malheur de deux cœurs,  
épisode de la vie mexicaine*

extrait de *Passetemps sur les chars*,  
de Joseph G. Bourget

a été publié par La Courcorde,  
à Trois-Rivières, en 1880

ISBN : 978-2-89668-302-4

© Vertiges éditeur, 2010

— 0303 —